Ah le maudit animal !

Ah, the cursed animal!

Annie Duprat

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/13261>

DOI : 10.4000/ahrf.13261

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2014

Pagination : 37-57

ISBN : 978-2-20-092927-5

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Annie Duprat, « Ah le maudit animal ! », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 377 | juillet-septembre 2014, mis en ligne le 15 septembre 2017, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13261> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13261>

AH LE MAUDIT ANIMAL !

Annie DUPRAT

Partant du constat, bien documenté, du rôle important joué par les caricatures dans l'émergence d'une opinion publique, le présent article s'est attaché à saisir pourquoi tel ou tel animal avait été choisi, par tel ou tel camp et dans telle ou telle circonstance. Cet essai d'abécédaire animalier passe en revue quelques animaux-vedettes (cochon, autruche, grue, serpent, grenouille, écrevisse etc.) en les classant selon les factions qui ont produit ces images et les moments de leur circulation.

Mots-clés : caricature, bestiaire, animalisation, ménageries, Louis XVI, Marie-Antoinette, La Fayette, Bailly, Villeneuve, iconologie, Ripa, La Fontaine.

Travailler sur la construction de l'opinion publique par les images (prioritairement les caricatures) et les pamphlets nous a conduits à fréquenter nombre d'animaux chargés de caractériser les travers des humains afin de s'en moquer et de les disqualifier. Certes, il existe des animaux utiles, vœux, vaches, cochons, couvées comme l'aurait écrit La Fontaine, mais aussi les moutons et les bœufs qui symbolisent le peuple laborieux ; il existe aussi des animaux inutiles, nuisibles et parfois même cruels (loups, panthères, grues, aigles etc.). Animaux républicains utiles au plus grand nombre contre animaux aristocrates prédateurs égoïstes : l'équation paraît aisée ; pourtant, elle n'est pas pertinente car les rôles assignés aux bêtes dans les caricatures sont mouvants et varient en fonction du contexte d'énonciation. L'intérêt pour le règne animal est ancien et, pour s'en tenir uniquement à la période moderne, il faut rappeler la multiplication des zoos et des ménageries, installées à des fins de spectacle ou de science. Ainsi, comme le fait observer Éric Baratay, le meilleur spécialiste de l'éthologie

historique, les « sérails », au XVI^e siècle, ou les « ménageries » de l'âge classique sont des lieux d'exposition d'animaux rares et exotiques, toujours nombreux, dont la fonction symbolique est d'illustrer, au sens premier du terme, le pouvoir du seigneur des lieux. Analysant la multiplication et la composition des sérails, Baratay y voit de plus en plus d'animaux féroces et monstrueux et conclut que « ces animaux sont intégrés à une stratégie nobiliaire à usage social donc politique au sens large »¹. La possession et l'exhibition d'animaux sauvages ont été longtemps réservées au plaisir des Grands avant que la Convention n'institue par le décret du 20 juin 1793 une « Ménagerie républicaine » au Jardin des Plantes destinée à l'instruction des citoyens, ce qui explique la présence de bêtes utiles comme les moutons par exemple. Cette nouvelle ménagerie, installée à Paris, supprime rapidement le zoo royal de Versailles qui d'ailleurs, n'étant plus entretenu, dépeint.

Le sage profite à l'école des bêtes

La lettre d'une gravure anonyme, *Étrennes d'Esopé aux Français* débute par cette assertion « Le sage même à cinquante ans profite à l'école des bêtes »². L'École des bêtes est très suivie, et depuis des siècles ! Après les fabulistes de l'Antiquité, Ésope au VI^e siècle avant notre ère et Phèdre au I^{er} siècle de notre ère, qui utilisent le bestiaire pour railler les travers des humains en créant le genre des « fables » ce que fera ensuite La Fontaine au XVII^e siècle et encore le caricaturiste Grandville au XIX^e siècle, on peut dire que notre civilisation n'a jamais séparé le genre humain du genre animal. Mais avant cet âge d'or des caricatures et du dessin politique que fut le XIX^e siècle, on a vu se multiplier les « Mondes à l'envers », séries de planches gravées mettant en images le retournement du monde³. Sur nombre d'entre elles on voit des animaux prendre le pouvoir, écorcher le boucher, fouetter le paysan ahanant sous le poids de la charge pour le faire avancer plus vite, et même trois cochons sauvages affairés auprès d'une pauvre femme avec cette légende : « les cochons affamés par des traits inhumains, égorgent, font griller, dépècent les humains »⁴. Inversion du monde, ces scènes carnavalesques, qui ne jouent pas seulement avec le règne animal, sont cruelles et suscitent un rire libérateur dans le public.

(1) Éric BARATAY, « Le zoo, un lieu politique, XVI-XIX^e siècles », dans Paul BACOT et alii (dir.), *L'animal en politique*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 15-36.

(2) Lettre de la gravure *Étrennes d'Esopé aux Français*, BNF Estampes, collection Hennin 9479. On y voit des singes, des ânes, des aigles, des vaches et des grenouilles.

(3) Éric TRISTAN, *Le monde à l'envers*, Paris, Hachette, 1980.

(4) *Le monde renversé*, BNF Estampes, coll. Tr⁴ petit folio, t. 1, p. 59.

La tradition du recours au bestiaire est donc ancienne mais elle n'a pas toujours été aussi simpliste que les exemples cités ci-dessus. Le goupil Renart et le loup Ysengrin, héros du *Roman de Renart*, anonyme du XII^e siècle, et ceux du *Roman de Fauvel*, long texte illustré de Gervais Dubus, sont roués, malins et souvent méchants. Dans le cas du *Roman de Fauvel*, Fauvel est un étrange animal qui tient autant de l'âne que du cheval ; son pelage est roux, signe éminemment négatif. C'est un animal ambitieux et autoritaire, un imposteur qui prend la place de son maître pour exercer le pouvoir de façon tyrannique⁵. On a pu voir dans ces aventures un récit des luttes pour le pouvoir autour de Philippe le Bel. Peu de temps après la mort du roi, Enguerrand de Marigny [Fauvel], accusé de concussion, est pendu en 1315⁶. Transposition romanesque : Fauvel sera emporté par le Diable ! Enfin, ce *Roman de Fauvel*, poème politico-satirique, a pour héros celui dont le nom F.A.U. (ou V). E. L. signifie Flatterie/Avarice/Vilénie/Variété/Envie/Lâcheté... Tout un programme !

La présence ancienne et l'utilisation polymorphe d'un riche bestiaire pouvaient nous suggérer l'idée de rédiger un dictionnaire du bestiaire, idée séduisante *a priori* car elle aurait permis d'inscrire l'analyse iconographique dans le cadre de la sémiologie des images. Mais elle a dû être abandonnée, tant les rôles dévolus à chacune des bêtes sont mouvants et changeant, selon le moment, selon les circonstances ou selon l'émetteur⁷. Prenons un exemple : examinant les significations du chat dans les caricatures révolutionnaires, nous avons montré qu'il est tantôt considéré de façon positive (comme l'emblème de la Liberté), tantôt de façon négative (comme la chicane ou l'hypocrisie)⁸. L'intérêt pour la question des relations entre le genre humain et le genre animal, bien que très ancien (pensons aux *Métamorphoses* d'Apulée, auteur latin du II^e siècle de notre ère) est constamment réactualisé par des études savantes. Que ce soit dans le domaine de la littérature⁹, de la réflexion philosophique¹⁰ ou politique¹¹, la mise en miroir des types

(5) On lit dans le texte que : « Telle couleur vanité dénote, à vaine peine, veine cote ».

(6) Jean FAVIER, « Les portraits d'Enguerrand de Marigny », *Annales de Normandie*, 1965, vol. 15, p. 517-524.

(7) Dans une bibliographie très abondante, notons la plus récente édition du livre de Martine JOLY, *L'image et les signes. Approches sémiologiques de l'image fixe*, Paris, Armand Colin, 2011.

(8) Annie DUPRAT, « Le chat et la liberté : études d'iconologie », Roland MORTIER (dir.), *Visualisation*, Berlin Verlag, 1999, p. 59-77.

(9) Alain NIDERST (dir.), *L'animalité. Hommes et animaux dans la littérature française*, Gunter Narr Verlag Tübingen, 1994.

(10) Elisabeth de FONTENAY, *Le silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998.

(11) Paul BACOT et alii (dir.), *op. cit.* ; Jean-Luc GUICHET (dir.), *Usages politiques de l'animalité*, Paris, L'Harmattan, 2008.

humains et animaux ne cesse d'explorer des champs nouveaux et de donner lieu à des réflexions renouvelées. À l'initiative du professeur Rolf Reichardt, une équipe européenne s'est attachée à recenser, classer et expliciter les caricatures politiques produites en Europe durant un long XIX^e siècle¹². Des études comparatistes à l'échelle européenne permettront sans doute de faire émerger quelques permanences dans les caractères dévolus à tel ou tel animal. Plus modestement, nous nous proposons dans cet article de parcourir le *corpus* des caricatures politiques produites durant la période révolutionnaire afin de valider (ou non) les affirmations de Cesare Ripa. Partons de l'examen de quelques figures du bestiaire.

Un abécédaire animalier

Sans avoir la prétention d'établir un dictionnaire du bestiaire, nous allons brièvement tenter de montrer les significations diverses prises par quelques animaux fréquemment représentés dans les caricatures de la période révolutionnaire. Ripa évoque quarante-six animaux (et quelques bêtes monstrueuses ou imaginaires exclues de la liste suivante) : abeille ; agneau ; aigle ; bouc ; cerf ; chameau ; chardonneret ; chat ; chien ; chouette ; cigale ; cigogne ; cochon ; colombe ; coq ; corneille ; cygne ; dauphin ; écrevisse ; éléphant ; faucon ; grenouille ; grue ; lapin ; lézard ; lièvre ; lion ; loup ; mouton ; panthère ; paon ; pélican ; poules ; rossignol ; scorpion ; seiche ; serpent ; singe ; taureau ; tigre ; tortue ; tourterelle ; vautour¹³. Pour notre part, nous n'avons sélectionné qu'une quinzaine d'animaux fréquemment représentés dans les caricatures. Il s'agit bien évidemment du cochon, l'animal attitré du roi, de l'autruche, celui qui accompagne volontiers la reine, mais aussi des singes de la chicane, du chien de la fidélité, de l'écrevisse et du scorpion, des grenouilles et des grues, de l'éléphant et du lion, mais encore des taureaux et des moutons, des poules et des dindons. Inventaire étrange et disparate qui ne prend sens que dans le contexte de l'imagerie et de la propagande.

Le serpent, signe d'immortalité, est un signe polysémique. Si l'on examine par exemple les mises en relation animal/qualificatif faits par Cesare Ripa dans son *Iconologia*, on y trouve, pour le serpent : un acte vertueux (p. 6), l'éternité (p. 64), l'intelligence (p. 97), la logique (p. 103),

(12) Une base de données a été établie : Lexikon der Revolutions-Ikonographie 1789-1889.

(13) Voir Annie DUPRAT, « Pour un dictionnaire des figures animalières de la gravure contestataire », dans Philippe KAENEL et Rolf REICHARDT (dir.), *Gravure et communication interculturelle en Europe aux 18^e et 19^e siècles*, Georg Olms Verlag, Hildesheim, Zürich, New York, 2007, p. 397-414.

la médecine (p. 110)¹⁴. Attribut d'Asclépios (le serpent orne les caducées des médecins), il est souvent ambivalent et on le voit dans toutes les variations entre vertu positive (éternité) et négative (mensonge). Un serpent sectionné en autant de parties qu'il y avait de colonies britanniques avant la guerre d'Indépendance américaine figure fréquemment sur les caricatures de l'époque. Sur une image, la tête du serpent est baissée, les yeux mi-clos et de sa gueule pointe une flèche. Chacun des morceaux de son corps est identifié par les initiales des sept colonies qui se sont réunies au congrès d'Albany, à l'initiative de Franklin lui-même, pour examiner les conditions d'un rapprochement direct avec les Indiens Mohawks contre les ambitions des Français. Sur une autre, le serpent redresse la tête et, de sa gueule, sort une banderole portant ces mots « *Unite and conquer* ». La première caricature, *Join or die*, d'abord publiée le 9 mai 1754 dans le périodique de Benjamin Franklin la *Pennsylvania Gazette* et, à nouveau, le 21 mai, montre un serpent coupé en huit morceaux identifiés par des lettres qui signifient : New-York, New Jersey, Pennsylvanie, Maryland, Virginie, Caroline du nord, Caroline du sud, et, près de la tête, « NE » pour Nouvelle Angleterre. Le thème du serpent coupé qui ne demanderait qu'à se réunir n'est pas nouveau puisqu'il avait déjà figuré dans l'iconographie politique à la fin du XVII^e siècle, en particulier celui de Nicolas Verrien, *Livre curieux*, édité vers 1685¹⁵. Dans ce dernier ouvrage, on trouve la devise « Se rejoindre ou mourir » et la *Pennsylvania Gazette*, à son tour, reprend cette idée de l'alliance nécessaire de toutes les colonies britanniques contre l'ennemi commun qui, en 1754, était la France. Ce thème efficace sera repris contre la puissance coloniale quelques années plus tard. L'idée que l'union rend forts et que l'unité est nécessaire est illustrée aussi par un étrange décor d'architecture d'inspiration maçonnique publié en 1775 à Philadelphie, sans titre mais que nous intitulerons *Magna Carta*, inscription figurant sur le socle du monument. La publication de cette image renvoie sans doute au congrès de l'unité des colonies américaines ouvert le 5 mai 1775. Sur la base d'une colonne coiffée du bonnet de la liberté et soutenue par treize bras tendus, figure l'inscription « Magna Carta », référence aux fondements de la liberté en Angleterre, affirmation renouvelée que la révolution américaine

(14) Cesare RIPA *Iconologie ou les principales choses qui peuvent tomber dans la pensée touchant les vices et les vertus*, par Jacques de Bie et J. Baudoin, Paris, 1643, rééd. Aux amateurs de livres, 1989.

(15) Lester C. OLSON, *Emblems of American community in the Revolutionary area : a study of rhetorical iconology*, Washington and London, Smithsonian Institution Press, 1991 ; voir aussi Nicolas VERRIEN, *Recueil d'emblèmes, devises, médailles et figures hiéroglyphiques*, 1685, qui compte plus d'une centaine de gravures expliquées.

ne se fait pas contre les idéaux de la monarchie anglaise, mais contre les décisions économiques et fiscales prises par le parlement de Londres. Un serpent qui se mord la queue dessine un double cercle (signes de l'unité et de l'éternité) sur lequel on peut lire l'inscription : « *United now alive and free and firm on this basis, liberty shall stand and thus supported ever bless our land till time become eternity* »¹⁶. Une colonne figure au centre de l'image pour renvoyer à l'idée de pouvoir et de stabilité, comme on a pu l'observer dans le livre d'emblèmes de Nicolas Verrien. Un bonnet de la liberté est posé au sommet de la colonne centrale dans la plus pure tradition des iconologies classiques.

Le serpent, plus précisément une variété de lézard inconnu des Européens, le serpent crotale, comme la figure d'une Indienne puis celle de l'aigle au tournant du XIX^e siècle, est devenu l'animal emblématique des treize colonies britanniques puis des futurs États-Unis, ce que Richardson, auteur d'une iconologie américaine avait résumé ainsi :

« Entre divers animaux que produit ce pays-là, les lézards sont remarquables, ce n'est pas sans sujet qu'on les peint ici, vu que dans ces terres neuves, il y en a de si grands et de si cruels, qu'ils dévorent les autres animaux et les hommes mêmes »¹⁷.

Tout naturellement, sur une gravure datant de 1782, *The British lion engaging four powers*, sur laquelle le lion britannique s'adresse à un grand chien, l'Espagne « *I will have Gibraltar that I may be king of all Spain* » ; à un coq, la France « *I will have my title from you and become King of France* » ; à un serpent qui dit « *I will have America and the Independence* » et à un petit chien « *I will be Jack of all sides and a I have always been* ». Dans ce dernier cas une autre légende précise qu'il s'agit des Hollandais. L'emblématique animalière des pays est scrupuleusement respectée !

On ne rencontre que rarement des serpents dans les caricatures révolutionnaires françaises. Notons pour mémoire que la gravure *Apparition de l'ombre de Mirabeau* parfois nommée *Correspondance royale*, produite après la découverte de l'armoire de fer dans le château des Tuileries en novembre 1792, a été légèrement modifiée¹⁸. Sur la première, le squelette de

(16) « Unis maintenant, vivants, libres et fermes sur cette base, la liberté se tient et bénit toujours notre terre jusqu'à l'éternité ».

(17) RICHARDSON, *A collection of emblematical figures*, Londres, 1777-1779, vol. 1, figure 60.

(18) *Correspondance royale*, BNF dépt. des Estampes, Qb¹ M 101 722 ; *Apparition de l'ombre de Mirabeau*, BNF dépt. des Estampes, Qb¹ M 101 723.

Mirabeau, une bourse à la main, sort de l'armoire. Un tableau représentant le roi de profil est placé au-dessus de cette armoire. La seconde est identique, ne serait la transformation du profil royal en une sorte de serpent à tête de Louis XVI en train de vomir dans un bonnet phrygien... Un autre serpent enlace trois visages facilement reconnaissables (Henri IV, Louis XVI et Sully) sur *Ménagerie curieuse*, étrange gravure coloriée, anonyme et sans date¹⁹. Le serpent bifide semble réunir ces trois visages pour mieux les étouffer ; de la tête de l'animal sort une langue pointue et menaçante à l'encontre de Louis XVI. Dans les deux derniers exemples cités, le serpent assume une fonction éminemment négative.

Durant la Révolution, le cochon acquiert un statut glorieux quand, mené à la bague par un paysan (vêtu en tricolore), accompagné d'un chien rigolard, il a un visage humain, ressemblant parfaitement à Louis XVI sur *Ah ! le maudit animal ! Il m'a tant péné [sic] pour s'engraisser. Il est si gros et gras qu'il en est ladre. Je reviens du marché, je ne sais plus qu'en faire*²⁰. Sa patte arrière droite est entravée par une corde tenue par le paysan. Par son geste et par son propos, le Jacques Bonhomme exprime le renversement de la situation : le roi, naguère roi-père et nourrisseur, est devenu un mets prêt à être dévoré par ses ci-devant sujets. Le cochon est devenu l'animal-roi par excellence durant la Révolution française, grâce au flot de caricatures publiées immédiatement après la découverte de la fuite de la famille royale en juin 1791. Le choix de cet animal de ferme qui, comme il a été fréquemment écrit à l'époque, n'a d'intérêt qu'une fois égorgé puis transformé en jambon ou en boudin, est aisé et correspond au mépris dans lequel l'opinion publique a tenu le roi fuyard. On assiste à un renversement des rôles : tandis que l'imaginaire monarchique d'Ancien Régime assignait au roi une fonction nourricière, l'imaginaire de la Révolution, singulièrement à partir de 1791, le métamorphose en nourriture pour les citoyens. On a même pu avancer que le sang du ci-devant roi avait fertilisé le sol sur lequel la République était fondée. Animal commun, le cochon est aussi un verrat castré, analogie à l'impuissance supposée de Louis XVI. Il est une autre donnée importante : l'association traditionnelle avec l'argent par le biais du goret rose et rondouillard des tirelires. Parmi les caricatures de Varennes, plusieurs pointent le soupçon

(19) *Ménagerie curieuse*, Musée Carnavalet, Cabinet des dessins, PC Histoire 19A. Illustration de couverture de notre livre *Les rois de papier. La caricature de Henri III à Louis XVI*, Paris, Belin, 2002.

(20) *Ah ! Le maudit animal*, BNF Estampes, coll. De Vinck 3990.

de fuite de caisses d'or, emportées par le carrosse royal, dont *Trouvaille du 21 juin* dont la lettre est « Au lieu d'un trésor, ne voici qu'un gros sou et quelques mauvaises pièces »²¹ ! L'accusation de dilapidation du Trésor royal est ancienne et poursuivra le couple royal jusque durant les séances du Tribunal révolutionnaire car on le soupçonnait de faire passer de l'or à l'empereur Joseph II, ce qui était vrai puisque, grâce aux traités d'alliance avec l'Autriche, la France, garante de la liberté de circulation sur les bouches de l'Escaut avait dû payer une partie de la pénalité due à l'Autriche par les Provinces-Unies (traité de Fontainebleau, 1786). Il arrive parfois que ce cochon ressemble davantage à un cochon sauvage ou à un sanglier qu'à un brave petit goret. Sur *Cette leçon vaut bien un fromage*, il dévore à pleines dents un gâteau figurant le royaume²². Le cochon n'apparaît guère sur d'autres caricatures sauf sur les caricatures anticléricales (*Le porc-abbé*) celle qui permet de faire un jeu de mots sur la prise de Porrentruy en avril 1792 devenue *La prise de Porc-en-truie*²³.

L'autruche est utilisée dans l'iconographie de la reine mais seulement à travers les quelques plumes disposées dans ses coiffures ; signes de ce luxe excessif qu'on lui reprochait souvent, les plumes d'autruche ont aussi l'avantage de rappeler phonétiquement le pays d'origine de Marie-Antoinette, ce qui fait coup double dans la polémique. Quelques autres animaux seront le pendant du cochon sur d'autres caricatures montrant le couple royal : la truie sur *Les deux font la paire*²⁴ ou *La famille des cochons ramenée dans l'étable*²⁵ mais aussi beaucoup, plus inquiétant, une panthère sur *Les deux ne font qu'un* ou *Son excellence la baronne de Korff*²⁶.

On trouve de bien inoffensives poules assistant à *L'assemblée des notables*²⁷ (là, elles font partie de la basse-cour traditionnelle, avec des oies et des dindons, écoutant respectueusement les propos du singe-greffier) ou se moquant de l'astronome Bailly et de sa femme sur des caricatures tant patriotes que contre-révolutionnaires, mais surtout contre-révolutionnaires. Les royalistes ne cessaient de brocarder le couple en racontant que Madame

(21) *Trouvaille du 21 juin*, BNF Estampes, coll. De Vinck 3942.

(22) *Cette leçon vaut bien un fromage*, BNF Estampes, coll. De Vinck 3991.

(23) *La prise de Porc-en-truie*, BNF Estampes, coll. De Vinck 4443.

(24) *Les deux font la paire*, BNF Estampes, coll. De Vinck 3994.

(25) *La famille des cochons ramenée dans l'étable*, BNF Estampes, coll. De Vinck 3987.

(26) *Les deux ne font qu'un*, BNF Estampes, coll. De Vinck 3925 ; *Son excellence la baronne de Korff*, BNF Estampes, coll. De Vinck 3922 (caricature appartenant au cycle inachevé de la *Collection générale des caricatures* par Villeneuve : voir Annie Duprat, « Autour de Villeneuve, le mystérieux auteur de la gravure *La Contre-Révolution* », *AHRF*, n°309, 1997, p. 423-439.

(27) *L'assemblée des notables*, 22 février 1787, caricature anonyme, reproduite et popularisée par Ernest Jaime, *Musée de la caricature*, Paris, Delloye, 1838.

Bailly, qui avait d'abord été son ancienne cuisinière, appelait son mari « coco » ! Sur *Eh donc Coco*, vendue par le très royaliste Michel Wébert, libraire au Palais-Royal, Bailly lit attentivement un discours tandis que sa femme se moque de lui²⁸. Les deux protagonistes ont conservé l'apparence humaine de la moitié supérieure de leur corps, la moitié inférieure, très fournie en plumes de toutes sortes, donnant au couple un aspect particulièrement ridicule²⁹.

Enfin, le chien, animal dont la statuaire médiévale vante tant la fidélité et la constance (voir sa présence sur les tombeaux), qualifie lorsqu'il est seul, la mémoire, mais Ripa lui concède aussi une autre signification lorsqu'il est associé au chat et au singe, la persuasion et la confiance³⁰. Très fréquent dès 1789 dans l'iconographie des Trois ordres, il y joue bien ces rôles qui lui ont été dévolus : confiance, fidélité, constance. Mais il est une image plus étrange et difficile à élucider car elle a été produite lors d'une crise grave, en 1797, *Lequel faut-il donner*³¹ ? La question est épineuse puisqu'il s'agit du renouvellement, par tiers, des Directeurs, le 13 mai 1797. Placée au premier plan, une chienne, la Convention thermidorienne, expire après avoir donné naissance à cinq chiots, qui se trouvent à l'arrière-plan. Trois d'entre eux font face à un quatrième tandis que le cinquième, le directeur sortant selon toute vraisemblance, se dirige vers la porte, une bourse d'argent dans la gueule. Les autres chiens semblent aboyer avec virulence, sous le regard ébahi d'un citoyen. Nous sommes presque deux années après l'établissement du Directoire et la présence de cette chienne-mère de la situation politique quasiment inextricable dans laquelle la France se trouve est donc un rappel de la situation. Au mur est placardé *Le Miroir*, périodique de tendance plutôt conservatrice.

Portraits de bêtes en groupe

À l'occasion de grands événements, des caricatures ont pu rassembler plusieurs animaux à la fois, comme lors de l'assemblée des notables en 1787, déjà mentionnée. Notons, dans le domaine des estampes patriotes, le

(28) *Eh donc Coco*, BNF Estampes, coll. Hennin 11099.

(29) Philippe BOURDIN, « L'image politique de La Fayette en Révolution, de Paris à la basse Auvergne », dans Philippe BOURDIN (dir.), *La Fayette entre deux mondes*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, p. 73-110.

(30) Cesare RIPA, *Iconologia*, op. cit. supra, p. 111.

(31) *Lequel faut-il donner ?* BNF Estampes, coll. De Vinck 6593. Voir la reproduction dans Annie DUPRAT, « Pour un dictionnaire des figures animalières de la gravure contestataire », dans *Gravure et communication*, op. cit. supra, p. 415 et sq.

*Départ des trois ordres pour Versailles*³² sur laquelle sont installés dans un carrosse un lion (le pouvoir royal) et un noble qui font face à un tigre (le clergé) juste à côté, tandis qu'un mouton (le peuple) est installé sur une sorte de strapontin sous le cocher... situation humble que la suite des événements va contredire ! Dans le florilège important des caricatures produites en mai 1789, notons que sur *Carrosse avec MM les députés de la Ville de Paris*³³ les bêtes chargées de tirer l'équipage sont au nombre de quatre, placées sur un plan égalitaire : un taureau, un lion, un mouton, un serpent. Le mouton et le bœuf (ou taureau selon les documents) figurent souvent le peuple laborieux, le courage et le travail, tandis que le lion symbolise le roi, la puissance et la force, et le serpent, on l'a vu, est associé à la prudence. Inutile de pousser plus avant : les attaques contre la franc-maçonnerie, celles qui surgissent contre le bon docteur Messmer ou exaltent les victoires françaises lors de la guerre de Sept-Ans, utilisent toujours les mêmes animaux. Dans ce dernier cas, notons que les Anglais sont des dindons, des « coqs d'Inde » ou des « poules d'Inde » mais parfois aussi des renards (référence au nom du ministre Charles James Fox) face au léopard espagnol et, bien sûr, au coq français³⁴.

Durant la Révolution, les royalistes savent convoquer les références de La Fontaine pour attaquer quelques-unes de leurs cibles favorites. Ainsi, sur *D'animaux malfaisants c'était un très bon plat*³⁵, sont réunis Philippe d'Orléans devenu Philippe-Égalité, Bailly et La Fayette en une astucieuse variante de la fable *Le singe et le chat* :

« Bertrand avec Raton
 L'un singe, l'autre chat
 Commensaux d'un logis avaient un commun maître
 D'animaux malfaisants c'était un très bon plat
 [...]
 Bertrand déroba tout ; Raton de son côté
 Était moins attentif aux souris qu'au fromage. »

(32) *Départ des trois ordres pour Versailles*, BNF Estampes, coll. De Vinck 1447.

(33) *Carrosse avec MM les députés de la Ville de Paris*, BNF Estampes, coll. De Vinck 1445.

(34) Sur *Les Anglais chassés de la Grenade*, par exemple (BNF Estampes, coll. De Vinck 1177) ou *Capitulation de Saratoga et d'York* (BNF Estampes, coll. De Vinck 1185) ou encore *L'amiral Byron repartant pour l'Angleterre* (BNF Estampes, coll. De Vinck 1197 et 1198). Le catalogue de la collection De Vinck donne des indications sur la signification de l'affectation de tel ou tel animal à telle ou telle nation. La France est, bien évidemment, un coq.

(35) *D'animaux malfaisants c'était un très bon plat*, BNF Estampes, coll. Hennin, 11101.

Figure 1. D'animaux malfaisants c'était un très bon plat, gravure anonyme, vers 1791, BnF., département des estampes, collection Hennin, 11 101

Figure 2. Assemblée des nouveaux Francs-maçons pour la réception des nouveaux apprentis et compagnons, gravure anonyme, vers 1775, BnF., département des estampes, collection Hennin, 9 552

Figure 3. La coalition des Rois ou les brigands couronnés, gravure anonyme, 1792, BnF., département des estampes, collection De Vinck, 4 359

Figure 4. Le roi soliveau ou les grenouilles qui demandent un roi, gravure anonyme, 1791, BnF., département des estampes, collection De Vinck, 4074

La fable est longue, nous en resterons là pour la citation. Sur la caricature³⁶, on voit le chat Bertrand (Philippe-Égalité), le coq Bailly en Raton et La Fayette en centaure (jeu de mots fréquent jouant à la fois sur le

(36) *D'animaux malfaisants c'était un très bon plat*, BNF Estampes, coll. De Vinck 2967.

cheval de La Fayette dont il était si fier et sur sa forfanterie à se présenter comme un homme sans tort). À la demande de Philippe-Égalité, Bailly tire les marrons du feu en se brûlant les pattes un peu plus à chaque fois ! Son compère s'empresse de dévorer immédiatement les marrons ! Si La Fayette est présent ici, c'est parce que les royalistes détestaient en lui l'aristocrate libéral passé à la Révolution, mais ils n'ont pas pu lui faire jouer un rôle quelconque. En revanche, on perçoit leur hiérarchie dans la détestation qui place Philippe-Égalité, nommé aussi Philippe-le-Rouge, en haut de l'échelle ! Autre groupe d'animaux, dans le camp d'en face sur *Le maître de danse des aristocrates*. Un homme du peuple joue du tambour et guide avec son fouet trois animaux : un cochon et un dindon portant un rabat ecclésiastique, un singe aristocrate. Caricature des premiers temps de la Révolution, elle s'inscrit dans un sillon très exploité.

Il est donc fréquent que les caricatures rassemblent plusieurs animaux. Sur *Étrennes d'Ésope aux Français*, estampe datant de 1774 déjà évoquée, figurent des singes, des aigles, des grenouilles, un âne et une vache. En 1775 une *Assemblée des nouveaux Francs-maçons pour la réception des nouveaux apprentis et compagnons* transpose entièrement les humains en animaux³⁷.

Image à numéros, elle est précisément expliquée dans la légende : le greffier est un chien, les « surveillants » [mot qui figure tel quel dans la lettre] un architecte et un abbé sont des singes, le secrétaire est un chat, l'orateur un perroquet, le trésorier un porc-épic, le procureur est un loup, le médecin est un âne, le financier un cochon tandis que le récipiendaire est... un dindon ! À l'extrême gauche, un lion brandit son épée : la légende explique qu'il s'agit du « frère terrible » ! Chaque animal, comme l'aurait été un maçon, est vêtu d'un tablier et porte une médaille autour du cou. Il y a de l'ironie dans la distribution des rôles, mais chaque animal est à la place que le persiflage animalier lui avait donné de longue date. On retrouve le docteur transformé en âne sur *Le doigt magique ou le magnétisme animal*, caricature contre le mesmérisme, dont la légende est « Simius semper simius »³⁸.

À l'occasion de la formation de la première coalition, deux caricatures célèbres montrent les souverains européens devisant ensemble autour d'une table. La première, *Congrès des rois coalisés ou les tyrans*

(37) *Assemblée des nouveaux francs-maçons*, BNF Estampes, coll. Hennin 9552.

(38) *Le doigt magique ou le magnétisme animal*, BNF Estampes, coll. Hennin 10020.

(*découronnés*) joue sur le registre du grotesque et du bestiaire³⁹. Au centre de la table, le bonnet de la Liberté brille de tous ses feux. Dans les airs, un coq domine la scène et lance la foudre sur la scène principale. La légende de l'image mentionne que « le coq emblème de la vigilance et de la République française pénètre dans l'enceinte avec le signe de l'égalité d'où part une (*sic*) foudre qui [les tyrans] décoiffe »⁴⁰. Parmi lesdits tyrans, un seul est totalement zoomorphisé, le roi Ferdinand de Naples, nommé « le singe napolitain », qui sort de dessous la table et explique dans la légende que son entrée dans la coalition a été favorisée par le pape, à qui il avait confié les « hacquenées », comprendre mesdames tantes du roi, les filles de Louis XV, en émigration. Ce petit singe est placé tout contre une couronne affublée de très beaux bois de cocu et près d'un cheval à roulettes. Par ces signes, on comprend la référence à Louis XVI, roi enfant et cocu. La légende comporte quelques autres allusions animalières. Une seconde caricature est beaucoup plus percutante car on y a transformé tous les souverains en animaux (corps animal et tête humaine), *La coalition des rois ou les brigands couronnés*⁴¹.

On y voit donc le roi d'Angleterre en dindon, comme il se doit, son ministre Pitt en renard (allusion détournée à Fox ?), l'empereur en autruche bien sûr, l'impératrice Catherine II de Russie en truie qui allaite les « deux frères Capet », Provence et Artois. Le prince d'Orange est à présent le mâle des grenouilles nécessairement hollandaises pour les Français puisque c'est un crapaud. Juché sur un arbre, le roi Guillaume de Prusse est un hibou, doublé d'une chouette « stathoudérienne » placée juste derrière lui. D'autres animaux qualifient également les autres rois et reine, Marie de Portugal en guenon, Charles IV d'Espagne en béliet, Ferdinand de Naples est un chien... On notera que le roi de Savoie est une marmotte, vieille histoire déjà très ressassée par les contre-révolutionnaires⁴² tandis que le duc de Brunswick, de sinistre mémoire, est un cochon et que le pape est, bien évidemment, un âne. Ajoutons que les seuls humains dans cette ménagerie sont les sans-culottes français qui, du haut d'une montagne (!), surveillent tout ce petit monde. Ainsi, les différentes espèces du genre animal sont-elles utilisées pour caractériser une attitude ou un comportement.

(39) *Congrès des rois coalisés ou les tyrans (découronnés)*, BNF Estampes coll. De Vinck 4358.

(40) Dans le vocabulaire de l'histoire de l'art et de l'iconographie, l'habitude a été prise récemment d'écrire « le foudre » et non « la foudre » comme l'auteur de cette gravure le faisait encore.

(41) *La coalition des rois ou les brigands couronnés*, BNF Estampes, coll. De Vinck 4359.

(42) Claude LANGLOIS, *La caricature contre-révolutionnaire*, Paris, Presses du CNRS, 1988.

Il est également un animal emblématique aussi imposant que mystérieux et que l'on n'a rencontré que dans une seule caricature sur laquelle il est présent avec des grues et une hermine, l'éléphant. Selon Ripa, cet animal majestueux doit être associé à la puissance royale car il jouit d'un pouvoir puissant, mais aussi bienfaisant et tempéré. Rappelons qu'il figure sur l'un des panneaux de la grande galerie de Fontainebleau, *L'éléphant fleurdéliné* (œuvre du Rosso, vers 1534)⁴³. Calme et placide, il y domine un personnage vêtu à la romaine qui pourrait être une transposition de François I^{er}. Vedette de l'iconographie savante (sur les tableaux par exemple), l'animal n'apparaît guère sur les estampes caricaturales, sauf, exception notable, sur une gravure énigmatique, hostile à La Fayette publiée dans les *Révolutions de Paris* en mai 1791, *L'éléphant blanc*⁴⁴. La publication de cette caricature dans le journal de Prudhomme nous renseigne d'ailleurs sur le fossé en train de s'élargir entre la presse radicale (Prudhomme, Marat, Hébert) et la majorité de la Constituante (Barnave) avant l'affaire de Varennes. L'éléphant, comme le chameau et les autruches sur une caricature anonyme datant de 1792, *Revue du général Fayence Contre révolutionnaire*⁴⁵, est chargé d'une connotation négative rompant avec la tradition de la Renaissance. Est-ce l'aspect exotique de l'animal qui a retenu les dessinateurs, ou bien plutôt sa puissance et la massivité de l'éléphant qui seraient chargées de traduire l'impotence de La Fayette ? Aristocrate libéral, que les siens considèrent comme un renégat, commandant de la garde nationale parisienne, La Fayette y est associé au maire de Paris, Bailly, figuré sous la forme d'une grue, dans cette estampe caricaturale d'une facture très savante. On lui reconnaît un pouvoir important, du moins en théorie car les contre-révolutionnaires pourront constater que l'ordre public n'a pas été préservé, malgré l'action de La Fayette et de Bailly lors de la journée du 17 juillet 1791 au Champ-de-Mars. Dans une longue lettre à numéros, on lit les explications suivantes :

- 1 : éléphant
- 2 : maire grue suivi de la municipalité
- 3 : gardes du maire (ce sont des hommes en costumes exotiques fantaisistes)

(43) Dora et Erwin PANOFKY, *Étude iconographique de la galerie François I^{er} à Fontainebleau*, Paris, trad. fse éd. Gérard Montfort, 1992.

(44) *L'éléphant blanc, Révolutions de Paris* n°95 (7-14 mai 1791), BNF Estampes, coll. De Vinck 4077. Voir « L'image politique de La Fayette en Révolution, de Paris à la basse Auvergne », dans Philippe BOURDIN (dir.), *op. cit.*, p. 73-110.

(45) *Revue du général Fayence Contre révolutionnaire*, BNF Estampes coll. De Vinck 4413.

4 : aides de camp de l'éléphant (ils portent des entonnoirs – attributs des fous – sur la tête, l'un d'entre eux est même juché sur des échasses

5 : jeunes siamoises apportant des fleurs et des parfums

6 : gardes siamoises...

Dominant la scène, dans la tribune, se trouvent « le roi soliveau et son épouse l'hermine ». Description précise, en forme de bilan politique : la France, en ce printemps 1791, serait livrée à des fous irresponsables qui ont usurpé le pouvoir royal, dont le soliveau (élément de charpente indispensable à la solidité de l'ensemble) a été mis hors-jeu, transformé en simple spectateur. Notons l'assimilation extraordinaire de la reine à une hermine. Puisque l'on ne peut pas y voir de considérations bretonnantes (rien ne rattache, de près ou de loin, cette reine-là à la Bretagne) faut-il considérer que le choix d'un petit animal carnivore, réputé pour avoir des dents bien acérées, serait une critique envers Marie-Antoinette ? Reine étrangère et dépensière, égoïste, manipulatrice et dévergondée, elle n'est pourtant pas accusée de cruauté envers quiconque. Faudrait-il alors voir dans ce choix poindre une notion de danger caché ? Si le soliveau cède, l'hermine pourrait alors dévorer ce qui resterait du royaume, de l'État ? *L'éléphant blanc* est une caricature assez mystérieuse puisqu'elle a été publiée dans un journal très radical qui avait pris des positions antimonarchistes fermes des mois avant la tentative de fuite du couple royal hors des frontières du royaume ; pourtant, elle utilise un registre graphique la rapprochant de la manière de faire des royalistes. La circulation des images, des informations et des opinions dans un monde somme toute assez restreint, puisqu'il s'agit des rues, des cafés et des clubs politiques parisiens peut expliquer ce fait, d'autant plus que les artistes (et l'auteur de *L'éléphant blanc* en est un) doivent continuer à travailler pour s'assurer d'un revenu.

Animaux délibérément royalistes

Le registre du bestiaire caricatural des royalistes apprécie particulièrement volailles et volatiles, grues et grenouilles. Les grues prolifèrent, mais assument-elles les vertus traditionnelles que leur avait assignées Ripa, servitude, soin, vigilance et considération ? Ne correspondent-elles pas plutôt à une idée de déséquilibre, au danger représenté par un pouvoir que

les royalistes considèrent comme illégitime ⁴⁶ ? Effectivement, au registre des grues, Ripa écrit : « De cette considération, ou si vous voulez de cette prudence dont nous entendons parler ici, la grue est le vrai emblème, rapporté par Alciat⁴⁷ par des vers ainsi traduits : « pour n'effleurer son vol ni trop haut ni trop bas, la grue a des cailloux qu'en ses pieds elle porte, et par ce contrepoids elle se rend plus forte, pour s'empêcher de choir en bas »⁴⁸.

Un oiseau, donc, mais que les pattes alourdies empêchent de voler haut et loin. Cet emblème est donc contradictoire. Lorsque la grue apparaît sur les caricatures contre-révolutionnaires des années 1791 et 1792, on peut y voir une intentionnalité des auteurs car le choix de cet oiseau, assez rare dans nos contrées, renvoie effectivement à une signification ambivalente ; oiseau migrateur, la grue qualifie les aristocrates qui, comme La Fayette, ont trahi leur camp pour épouser la cause des libéraux. Quasiment ignorée par les caricatures patriotes, à la notable exception de l'estampe *L'éléphant blanc*, comme on l'a vu, le volatile est volontiers utilisé par les gravures contre-révolutionnaires⁴⁹. Sur la caricature *Le roi soliveau ou les grenouilles qui demandent un roi*, inspirée de la fable de La Fontaine, le visage de La Fayette, commandant en chef de la garde nationale, est figuré sur un corps de grue, face à Bailly, maire de Paris, dont la tête est plantée au bout d'un pieu ; tous les deux surplombent un marigot rempli de grenouilles. La légende explique qu'elles représentent les Parisiens : l'animal renvoie donc ici à l'idée d'une piétaille grouillante et curieuse ; on voit aussi des poules, des coqs et autres volailles qui se débattent et se disputent⁵⁰.

Anticipation du jugement du 21 janvier 1793, la tête de Louis XVI gît dans la fange. L'interjection d'une poule à un coq, « eh ! donc coco », identifie Bailly et sa femme, La scène se passe alors que les militants du Club des cordeliers appelaient à faire signer la fameuse pétition du 17 juillet 1791 réclamant l'instauration de la République. Enfin, les grenouilles

(46) Voir le grand nombre d'estampes montrant des individus en déséquilibre, sur une corde ou sur une échelle, dans le *corpus* quasiment intégral des caricatures contre-révolutionnaires présenté par Claude LANGLOIS, *La caricature contre-révolutionnaire*, Paris, CNRS, 1988.

(47) André ALCIAT (1492-1550) est un jurisconsulte italien qui a rédigé un recueil d'allégories avec devises, les *Emblemata* dont la première édition en français a eu lieu en 1587.

(48) Cesare RIPA, *Iconologie ou les principales choses qui peuvent tomber dans la pensée touchant les vices et les vertus*, par Jacques de Bie et J. Baudoin, Paris, 1643, rééd. Aux amateurs de livres, 1989, livre II, p. 194.

(49) *L'éléphant blanc*, BNF Estampes, coll. De Vinck 4077. « L'image politique de La Fayette en Révolution, de Paris à la basse Auvergne », *art.cit.*, p. 73-110.

(50) *Le roi soliveau ou les grenouilles qui demandent un roi*, B.N.F. Estampes, coll. De Vinck 4074.

identifient, en mauvaise part, les Français au XVIII^e siècle, comme on le développera plus loin.

En 1793, paraît une autre gravure royaliste de grand format, intitulée *L'âge d'or, l'âge de fer*⁵¹. L'image, séparée en deux parties par un arbre hybride, moitié olivier à gauche et moitié saule pleureur à droite, distingue les deux époques. À gauche, l'âge d'or de la monarchie (une scène rurale calme et ordonnée, un château avec sa haie de peupliers bien rectiligne, des champs de blé, des moutons en train de paître et des grenouilles en train de chanter) ; l'ensemble est dominé par Jupiter, allégorie de la paix et de la prospérité, qui écoute les grenouilles réclamer un roi. De l'autre côté de l'image, l'âge de fer de l'ère nouvelle caractérisé par un château en flammes et une église au clocher brisé, un canon, des monuments funéraires, une guillotine, des grenouilles sur une barque en train de couler, tandis que d'autres batraciens sont gobés par des grues sous le regard de l'allégorie de la discorde qui domine la scène. Grues et grenouilles composent ici, à l'aide du fabuliste, un dictionnaire graphique assez facile à manier par les opposants à la Révolution pour représenter et stigmatiser la situation de la France en 1793.

Si l'on peut suivre le cheminement historique de certains signes iconographiques, l'analyse comparative des productions anglaises contemporaines apporte également beaucoup et le cas de la grenouille est exemplaire en ce domaine. Alors que c'était le peuple hollandais, vivant dans un pays rempli d'eau, qui était un peuple de grenouilles dans la satire, au siècle suivant le batracien apparaît dans l'iconographie pour qualifier les Français⁵². La guerre franco-hollandaise des années 1670 avec la rupture délibérée des digues pour freiner l'avance des troupes de Louis XIV avait donné de la force à cette thématique. En Angleterre, la figure-type du commerçant hollandais sans scrupule, figuré souvent en grenouille, avait été affublée du surnom de « Nic Frog » et opposé, par comparaison, à l'honnête John Bull. Mais à partir de la montée sur le trône d'Angleterre de Guillaume III d'Orange en 1688, la satire anglaise se transforme et la grenouille quitte définitivement la République protestante et marchande des Provinces-Unies pour railler la monarchie catholique française. Les Hollandais, figurés en honnêtes paysans et en commerçants roués, deviennent soudain plus

(51) *L'âge d'or, l'âge de fer*, BNF Estampes, coll. De Vinck 4073.

(52) David BINDMAN, « How the French became frogs. English caricature and stereotypes of nations », dans *Gravure et communication*, op. cit., p. 423-429.

sympathiques aux Anglais que ces Français arrogants et prétentieux. Le nom même de la dynastie française, les Bourbons, alimente l'idée que les Français sont des singes, « *baboons* ». Le Français, d'abord « mangeur de grenouilles », devient une grenouille tout court... Ainsi, pour les Anglais et, un peu plus tard, pour les Américains et les Canadiens, les Français sont-ils devenus des grenouilles et des singes. La caricature la plus remarquable, *Coronation of the King of Frogs or Mummery François* est anonyme et date de 1825. Elle représente une grenouille sur un trône couronnée par un moine ascétique en robe de bure qui lui apporte aussi le sceptre, d'un côté, tandis que de l'autre, un moine beaucoup plus rabelaisien, mais toujours vêtu en robe de bure, lui tend un calice rempli de vin tout en tenant la couronne de l'autre main. Le roi alors couronné est évidemment Charles X, dont la piété aussi récente qu'excessive n'allait pas tarder à être brocardée de l'autre côté de la Manche.

En France, durant la Révolution, la grenouille, rare par rapport à d'autres animaux comme le chat, le chien, le cochon, l'âne, la poule ou le dindon, est donc davantage utilisée par les contre-révolutionnaires que par les patriotes. Outre *Le roi soliveau ou les grenouilles qui demandent un roi* et *L'âge d'or, l'âge de fer* déjà cités, notons encore, au registre des estampes complexes, au registre iconographique foisonnant et de grand format, un *Avis aux lecteurs* [sous entendu : du *Courrier de l'Europe* de Nicolas Linguet]⁵³. Malgré la force de la critique en images adressée à cet homme d'influence qu'était Nicolas Linguet, il est difficile pourtant de la classer politiquement. Il s'agit d'une attaque contre les gens de presse et les représentants des idées nouvelles dont le sous-titre est *Les gobbe-mouches ou les raisonneurs du jour dans tous les genres*⁵⁴. Avocat, Linguet travaille d'abord pour Panckoucke, le propriétaire de la *Gazette de France*, du *Mercure* et du *Journal de Bruxelles*, un entrepreneur capitaliste qui cherche à vendre du papier et à gagner de l'argent. Linguet, lui, veut d'abord faire triompher des idées et fonde les *Annales politiques*, périodique qui rencontre un grand succès européen, une dizaine de contrefaçons, sans doute 20 000 exemplaires ! Il attaque les puissants non sur leurs vies privées mais sur leurs actions politiques. Il sera un modèle pour Marat, Desmoulins mais aussi la bête noire de tous ceux qu'il avait dénoncés. À la droite de cette gravure, un chat de grande taille, chevauché par un singe qui brandit une marotte de fou ornementée d'un écriteau « Des sottises d'autrui nous

(53) *Avis aux lecteurs*, BNF Estampes, coll. De Vinck 1391.

(54) *Les gobbe-mouches ou les raisonneurs du jour dans tous les genres*, BNF Estampes, coll. De Vinck 1391.

vivons largement » souffle dans le derrière d'une des grenouilles qui sont au premier plan, dans la fange d'une cour de ferme mal tenue. À gauche, sous une tente, des animaux (un âne, un renard, un bœuf) siègent en formation de tribunal, face à une théorie d'oies, de cochons et de moutons. La tente est identifiée par une bannière sur laquelle est écrit « Journal politique de Linguet et autres ». Le ciel est traversé par une étrange allégorie de la Renommée (un âne monté par un lutin une torche allumée dans une main, tenant un papier marqué *Courrier de l'Europe* dans l'autre). La conclusion de cette caricature animalière particulièrement assassine réside dans ce petit écriteau posé sur un tronc d'arbre dans un coin : « tel fait la calomnie ». Le public des fameux « gobbe-mouches » [sic] du titre est donc représenté par les oies et autres animaux baillant aux corneilles face à la tribune des péroreurs, mais les plus faibles, pauvres et/ou illettrés, sont les grenouilles dont on remplit la tête (enfin, ici, c'est plutôt de l'autre côté que ça se passe...) d'idées à la mode de la presse du temps.

Après la grenouille, l'écrevisse ! La marche rétrograde de ce mollusque sert à qualifier les contre-révolutionnaires mais aussi ceux qui marchent de façon rétrograde et rêvent d'un retour à un Ancien Régime assez fantasmatique par ailleurs. L'une des occurrences les plus célèbres de l'écrevisse se trouve dans une caricature contre Necker produite par les contre-révolutionnaires, *Le législateur à la ressource* où le banquier suisse, ancien ministre de Louis XVI, est représenté en écrevisse dont la tête humaine est très ressemblante⁵⁵. Datant de la fin de l'année 1792, elle est donc nettement postérieure à l'abandon des affaires publiques par Necker et à son départ en émigration. Face à une mer sur laquelle deux bateaux sont en partance, l'écrevisse à tête humaine, tenant dans ses pattes le globe royal fleurdelisé contemple l'horizon (ou les bateaux lui permettant une fuite hypothétique) en disant « Périsse cent fois la France plutôt que je marche en rétrogradant comme une écrevisse ». Effectivement, dans ce cas-là, il se retrouverait à la hauteur d'un homme armé, empanaché comme un représentant du nouveau pouvoir. On trouvera fréquemment des écrevisses et des scorpions dans de nombreuses caricatures brocardant l'émigration puis, lors de la Restauration, se moquant des émigrés de retour en France. Mais la plus extravagante caricature employant cet animal est encore *La métamorphose*⁵⁶. Louis XVI est installé à l'envers, nu, dans une étrange carriole qui est guidée à la fois par un énorme Silène lui montrant

(55) *Le législateur à la ressource*, BNF Estampes, coll. De Vinck 1402.

(56) *La métamorphose*, BNF Estampes, coll. De Vinck 3932.

son chemin dans un miroir. La carriole est tirée par deux écrevisses, mais la reine, à l'aide d'une marotte de fou, attise la vitesse d'une cage d'écureuil dans lequel un jockey fait tous les efforts de la terre pour avancer vite. La maléfique reine ne peut donc pas réussir à faire partir le roi (allusion à son rôle dans l'affaire de Varennes) mais ce dernier, qui voyage à l'envers, ne peut pas trouver dans quel sens se diriger puisqu'on lui montre un miroir et que sa carriole est tirée par des écrevisses ! Cette image est complexe et provoque un sentiment de confusion qui devait sans doute être celui qu'avaient ressenti les Français à l'annonce de la fuite hors des frontières du royaume !

Parvenus au terme de ce bref abécédaire du bestiaire, nécessairement lacunaire, rappelons pour information que les bêtes sont également présentes dans plusieurs textes que l'on pourrait regrouper sous le titre générique de « Ménageries ». La plus célèbre d'entre elles est la *Description de la ménagerie royale d'animaux vivants établie aux Tuileries, près de la Terrasse Nationale, avec leurs noms, qualités, couleurs et propriétés*⁵⁷. Publiée en 1793, cette ménagerie donne à chacun des membres de la famille royale des noms d'animaux assez violents, comme la guenon pour Marie-Antoinette, l'araignée pour Marie-Thérèse Charlotte, l'aspic venimeux qu'était le comte d'Artois et autres amabilités. Le 21 janvier 1798, à l'occasion de l'anniversaire de la décapitation du roi, le citoyen Romeau propose une grande fête au cours de laquelle sera prêté le serment de haine à la monarchie. Dans un texte assez bref, *La tête ou l'oreille du cochon*, il demande à chaque citoyen de mettre sur sa table un « gros et gras poulet d'Inde » et, plus loin, de manger boudins et crépinettes, saucisses et oreilles de cochon⁵⁸. Il est à noter que Romeau n'évoque pas la tête de veau, chère aux patriotes comme en témoignera plus tard Flaubert dans son roman *L'éducation sentimentale*.

Annie DUPRAT
Université de Cergy-Pontoise
CICC-EA 2529
3 rue de la Grande Chaumière 75006 Paris
Annie.duprat@orange.fr

(57) *Description de la ménagerie royale d'animaux vivants établie aux Tuileries, près de la Terrasse Nationale, avec leurs noms, qualités, couleurs et propriétés*, Paris, De l'Imprimerie des Patriotes, 1793, signé F. Dantalle, B.N.F. Impr., Lb³⁹ 6056.

(58) *La tête ou l'oreille du cochon*, Paris, Imprimerie de Pellier, 1798, signé Romeau, B.N.F. Impr., Lb⁴² 912.